

L'ENTRETIEN DU MOIS

Les Touaregs, la guerre au Mali...
La révolte des Bonnets rouges...
un regard africain
sur l'Afrique et la France

- 40 000 réfugiés dans une zone déjà souvent touchée par des famines...!
- Touaregs, Peuls, Bellas, Songhaï... regards sur les vieux peuples du désert
- Nomades éleveurs et agriculteurs sédentaires : l'antique conflit se poursuit aujourd'hui...
- « Le "smic" chez nous, c'est 45€ à 75€ par mois... »
- La vie "en brousse" à l'heure du téléphone portable...
- « Je comprends les Bonnets rouges : en Afrique aussi on manifeste... »
- L'Europe : « un rêve pour lequel certains tentent tout... au péril de leur vie ! »

Un entretien avec le pasteur
Moumouni KANAZOE...



« Nous avons vu arriver des réfugiés dès la première guerre qui a eu lieu au Mali, quand le mouvement des rebelles de l'Azawad a occupé le Nord du pays, et a chassé tous ses opposants, dont une partie est venue au Burkina Faso... »

Puis, d'autres combattants sont venus au Mali chasser ceux de l'Azawad, avec l'aide d'islamistes, qui ont transformé des conflits politiques en guerre religieuse... De nouveaux réfugiés sont arrivés au Burkina Faso, puis l'armée française est intervenue avec des pays africains, pour chasser les islamistes, dont beaucoup sont venus se réfugier chez nous...

Le plus difficile a été de nourrir ces milliers de gens, alors que la population de cette zone sahélienne a déjà du mal à éviter les famines. Elles ont bien été obligées de partager avec les Touaregs le peu qu'elles avaient quand ceux-ci sont arrivés... », nous a expliqué M. Kanazoé.

De sa voix posée et profonde, et dans un français soigné, le pasteur Kanazoé raconte son pays que menacent les sables du désert...

La région de Dori où il vit, à l'extrême Nord du Burkina Faso, est toute proche du Mali. Près de 40 000 réfugiés et combattants, qui ont fui le récent conflit où l'armée française a été engagée, sont arrivés en vagues successives dans cette zone du Sahel déjà marquée par la pauvreté et de précaires équilibres.

M. Kanazoé a fait partie de l'une des toutes premières

délégations qui se soient rendues auprès de ces réfugiés – notamment touaregs – afin de leur porter un secours humanitaire...

Notre rédaction a souhaité ce mois tourner ses regards vers ces terres à la fois lointaines par la distance et la culture, mais si proches par l'histoire et l'actualité, en interviewant un témoin.

Guerre du Mali, menace islamiste, désertification, sécheresses et famines, exodes sont au cœur de ces pages, mais aussi ces peuples nomades toujours un peu mystérieux que sont les Touaregs, les Peuls... ou encore des aperçus de l'existence « en brousse », l'évolution des modes de vie, entre coutumes venues du fond des âges et bouleversements provoqués par le surgissement des téléphones portables, d'Internet, de la T.V. par satellite au sein de la société africaine traditionnelle.

■ Voudriez-vous vous présenter brièvement ?

« Je suis né en 1959, en Côte-d'Ivoire, dans ce qui était autrefois le département de Grand-Bassa. Mon père avait été soldat dans les troupes coloniales en France. De retour au pays, son ancien capitaine lui avait proposé un emploi en Côte-d'Ivoire. Mes parents sont revenus vivre au Burkina Faso quand j'avais trois ou quatre ans.

Jeune adulte, j'ai commencé à travailler comme secrétaire dactylographe pour ce qui s'appelait la Société Européenne des Peaux de Marseille, qui s'occupait de collecter les peaux sur l'ensemble du territoire national, pour l'industrie du cuir.

Après 7 ans à ce poste, l'on m'a affecté dans le nord du pays, à Dori, en tant que chef d'agence, après une formation.

C'est à Dori que j'ai entendu l'Evangile, que je suis devenu chrétien, puis que je suis entré dans le ministère pastoral... Je suis pasteur depuis 1992.

Ma famille était d'origine musulmane. Mon père nous avait envoyés suivre l'enseignement du Coran chez un marabout, le soir après l'école, mais plus tard j'avais abandonné la pratique de l'islam.

Je suis marié, père de 5 enfants – 3 garçons et 2 filles – âgés de 13 à 25 ans. Mais en Afrique, nous n'accordons pas d'importance à l'âge précis... »

■ L'armée française poursuit ses interventions sur le territoire du Mali, d'où la ville que vous habitez, Dori, est proche... Comment les populations du Nord du Burkina Faso ont-elles vécu la succession des troubles chez leur voisin ?

« Nous avons vu arriver des réfugiés dès la première guerre qui a eu lieu au Mali, quand le mouvement des rebelles de l'Azawad a occupé le Nord du pays, et a chassé tous ses opposants, dont une partie est venue au Burkina Faso.

Ces premiers réfugiés étaient surtout des fonctionnaires maliens, des employés des administrations... Le Burkina Faso les a accueillis. Notre église a été la première à entrer en contact avec eux et à leur envoyer toute l'aide possible. J'ai personnellement accompagné son président national pour ces échanges.

Puis, d'autres combattants sont venus au Mali chasser ceux de l'Azawad, avec l'aide d'islamistes, qui ont transformé des conflits politiques en guerre religieuse... De nouveaux réfugiés sont arrivés au Burkina Faso, puis l'armée française est intervenue avec des pays africains, pour chasser les islamistes, dont beaucoup sont venus se réfugier chez nous...

Ils sont 30 000 à 40 000. Ils étaient dispersés sur le

territoire au début, en clans ou en groupes, mais le Burkina Faso les a rassemblés dans deux zones, à Djibo et à Dori.

Nous avons vécu ces événements dans l'inquiétude. Au départ, les musulmans y ont vu une opportunité pour accroître leur influence, les aider à chasser les chrétiens... Mais quand ils ont vu ce que les islamistes faisaient au Mali, avec l'instauration de la charia – on coupait des mains, des pieds... – ils se sont retournés et ont dit « pas de cela au Burkina Faso! »

■ **Avant que surviennent les attaques des Touaregs puis celles des islamistes, les sentiez-vous venir ?**

« Oui, nous les sentions venir et les redoutions ! Avant même les troubles au Mali, quelques mouvements avaient commencé au Burkina Faso : Kadhafi poussait ouvertement à l'islamisation du pays en finançant la construction de grandes mosquées, des établissements scolaires... Les liens entre le Burkina Faso et la Libye se développaient, mais les autorités ont perçu le danger et cela ne s'est pas poursuivi. »

■ **Quelles furent les craintes des Burkinabés au moment de la guerre au Mali ? Et quelles sont-elles aujourd'hui encore ?**

« Nous vivons à plus de 100 kilomètres de la frontière et n'entendions donc pas le bruit des combats, mais nous voyions passer les avions de guerre, et nous avons eu peur que les islamistes passent la frontière pour venir combattre chez nous.

Dès que les troubles ont commencé nous avons craint le pire. Les églises se sont mobilisées, par exemple, pour prier : nous savions que si les islamistes prenaient pied chez nous, nous – chrétiens – serions les premiers visés !

Et tout le monde craignait une déstabilisation du pays. D'autant plus que le Nigéria connaît aussi des troubles semblables, avec le Boko Haram qui s'est mis à brûler les églises...

Mais quand les fuyards sont arrivés, l'armée burkinabée a assuré la sécurité. Et jusqu'à présent, nous n'avons pas eu d'attaques, d'attentats, d'enlèvements ou de vols... Les autorités surveillent très étroitement les mouvements et contrôlent la situation. »

■ **Quels impacts ces troubles ont-ils eus sur votre pays, très concrètement ?**

« Le plus difficile a été de nourrir ces milliers de gens, alors que la population de cette zone sahélienne a déjà du mal à éviter les famines. Elles ont bien été obligées de partager avec les Touaregs le peu qu'elles avaient quand ceux-ci sont arrivés...

Comme ils sont venus avec leur bétail, le surpâturage – qui est déjà un problème en temps normal – a été augmenté...

Heureusement que l'ONU et le gouvernement du Burkina Faso sont intervenus pour aider aussi bien les Touaregs que les populations locales.

Aujourd'hui, ces réfugiés touaregs vont et viennent dans le pays. Certains – qui en ont les moyens – achètent des parcelles et construisent, ou louent des terrains, font du commerce, du transport... Je pense que ceux qui achètent des concessions pour construire ne repartiront pas au Mali. On en trouve dans les grandes villes comme Bobo-Dioulasso, dans la capitale Ouagadougou...

Plus largement, la guerre au Mali a eu un impact très négatif pour le Burkina Faso en matière de tourisme : bien que la situation soit calme dans le Nord, l'on n'y voit plus de touristes. Les ONG se sont aussi repliées... C'est une perte économique qui s'ajoute au problème de surpâturage et des vivres à partager avec les réfugiés.

D'autre part, l'exploitation des gisements de manganèse de Tambao a aussi cessé, comme l'extraction du calcaire à Tin-Assane près de la frontière malienne... »

■ **Pensez-vous que la situation puisse se stabiliser rapidement, et ces conflits croisés se résoudre vraiment ?**

« Je ne pense pas que cela va s'arrêter, ni se résoudre facilement. La situation est compliquée. Les Touaregs ne sont pas les seuls. Les mouvements islamistes ont parmi eux des Arabes, des Européens, des Afghans, des Africains noirs... et ils ne vont pas s'arrêter comme cela.

Il faut aussi savoir que ces groupes ont avec eux des esclaves qui sont obligés de se soumettre à ce que leurs maîtres exigent, y compris au prix de leur vie. »

■ **Vous êtes amené à côtoyer les Touaregs venus du Mali se réfugier au Burkina Faso, outre ceux qui y vivaient ou y venaient déjà occasionnellement auparavant... Sont-ils bien acceptés par les ethnies du pays ? Quelles relations entretiennent-ils avec celles-ci ?**

« Globalement, il n'y a pas d'hostilité ni de rejet, mais de la prudence.

Je suis allé rencontrer cinq fois les réfugiés touaregs, j'ai mangé avec eux, dormi parmi eux, non sans une certaine appréhension... Mais nous étions les premiers à leur apporter un secours, et les relations ont été très bonnes.

A ma connaissance, il n'y a pas eu de tensions ethniques avec les populations locales du Burkina Faso. Ce que sera la suite, nous ne le savons pas !

Mais il y a eu des problèmes entre clans touaregs. Car ils ne s'entendent pas entre eux... Et il a fallu l'intervention de l'armée pour calmer les conflits.

Il faut aussi préciser qu'il y avait, avant ces événements, des Touaregs burkinabés : des villages installés le long de la frontière. Dans le passé, une partie du Burkina Faso était considérée par les Touaregs comme faisant partie de leur territoire. Et ils avaient soumis en esclavage des populations locales. Encore aujourd'hui, ils considèrent ces gens – les Bellas – comme leurs inférieurs, et ceux-ci se soumettent encore à eux. Si les Touaregs arrivent et prennent leur bétail, ou exigent autre chose, ils l'acceptent... C'est une habitude. »

■ **A quoi reconnaît-on un Touareg ?**

« Un Touareg se reconnaît tout de suite. Il n'est ni un Européen, ni un Africain noir, ni un Arabe bien qu'il s'en approche par sa couleur de peau. Mais on le reconnaît à ses vêtements amples, à son turban qui lui masque le visage... Il est très difficile de distinguer un Touareg d'un autre car on ne voit que leurs yeux !

Par contre, on peut distinguer à quels clans touaregs ils appartiennent en observant la manière dont ils portent le turban, qui est différente selon les clans.

Ils se déplacent encore beaucoup à dos de chameaux, ou à moto, en 4X4... »

■ **Le Burkina Faso est-il confronté à une pénétration grandissante de l'islam, comme la plupart des autres pays de l'Afrique subsaharienne ?**

« L'islam progresse, même si la jeunesse musulmane n'est pas très pratiquante. Mais le manque de développement économique, la pauvreté risquent de pousser des jeunes vers l'islam...

Les autorités du pays en sont conscientes et s'organisent pour fournir aux jeunes du travail et une éducation, des formations, y compris dans les zones du Nord où vivent les Touaregs. »

■ **Comment expliquer cette expansion ?**

« Il faut déjà comprendre que l'islam est la religion ancienne, traditionnelle, dans toute une partie du pays, environ les deux tiers du territoire. Beaucoup de gens se considèrent musulmans, même s'ils ne pratiquent pas du tout. Mais la pression sociale est très forte, et celui qui veut devenir chrétien, par exemple, est rejeté par sa famille, son village...

D'autre part, des associations et des ONG islamiques

se sont créées depuis quelques années, dans le domaine social, le domaine économique... Et des jeunes musulmans sont formés pour occuper des postes clés dans le pays à l'avenir. Des financements viennent de l'extérieur du pays pour organiser tout cela...

Cela étant, dans ce pays très islamisé depuis longtemps, c'est le christianisme qui progresse le plus... »

■ ***Dori et l'ensemble du Nord du Burkina Faso font aussi partie de cette immense zone sahélienne où vivent les nomades du peuple des Peuls... Quelles sont les principales spécificités de leur mode de vie ?***

« L'attachement à la famille, au clan, est très fort : une femme peul qui se marie à un fonctionnaire refuse généralement de partir quand celui-ci est affecté dans une autre région. Ou si elle part, elle revient ensuite, même avec les enfants...

Les Peuls pratiquent beaucoup le mariage consanguin, dans le but de conserver le patrimoine familial au sein de la famille, du clan.

Une autre caractéristique est la peur de la honte, la peur d'être honni : un Peul fera tout pour éviter ce qui pourrait amener sur lui la honte, la réprobation de sa famille, de son clan... Cela lui est insupportable.

Ensuite, ce sont des éleveurs de bovins, d'ovins, de caprins. C'est leur activité et leur richesse. Ils pratiquent très peu la culture. »

■ ***Existe-t-il une forme de sédentarisation de ces clans nomades peuls ?***

« Seuls les bergers parmi eux sont encore vraiment nomades. La plupart des Peuls se sont sédentarisés. Par contre, beaucoup d'entre eux n'hésitent pas à quitter leur village pour aller vers les sites où ils trouveront de la nourriture quand la situation devient difficile. Les plus « riches » vendent des bêtes pour acheter des vivres, les autres partent. J'ai vu deux fois des villages entièrement abandonnés en période de famine. Mais les habitants y sont revenus après. Cela rend difficile la scolarisation des enfants. Le Nord du pays a le plus bas niveau scolaire, ce qui joue d'ailleurs aussi sur le niveau scolaire moyen du Burkina Faso.

A cause de la sécheresse et des famines, le cheptel du Nord du pays a diminué. Beaucoup de Peuls sont partis vers l'Est, vers la frontière avec le Togo et le Bénin, ou vers le Sud près du Ghana, ou vers l'Ouest, afin de pratiquer l'élevage. »

■ ***Quelles relations entretiennent-ils avec les autres peuplades ? La cohabitation est-elle facile ?***

« Pas toujours. Il y a des conflits entre les éleveurs nomades et les agriculteurs sédentaires, surtout dans la période d'hivernage. Des gens ont été tués à coups de coupe-coupe, des cases ont été brûlées, pour chasser des Peuls qui laissent – parfois volontairement – leur bétail aller manger les cultures.

Le gouvernement essaie de trouver des solutions à ce grave problème : trouver et délimiter de nouvelles zones de pâturage distinctes des zones de culture – on appelle cela « le domaine foncier » – élaborer de nouveaux règlements... »

■ ***Vous avez quitté le Burkina Faso au moment de la cruciale « saison des pluies »... Les nouvelles qui vous viennent du pays sont-elles bonnes en ce domaine ?***

« J'ai peu d'informations précises. Les personnes que j'ai pu contacter m'ont dit que la saison est bonne. Les récoltes ont été bonnes dans certaines zones, moins dans d'autres...

La saison des pluies est cruciale pour le pays puisque près des deux tiers des gens sont des cultivateurs, et que toute l'agriculture dépend d'une seule saison des pluies. Si elle est mauvaise, toute l'année sera mauvaise.

L'on essaie d'aménager des retenues d'eau en construisant des barrages, de former des paysans aux cultures de contre-saison... »

■ ***Voudriez-vous décrire à grands traits les caractéristiques principales de votre région : caractéristiques géophysiques, climatiques... ?***

« Nous sommes dans le Sahel. Quatre provinces du pays en font partie. Mais nous ne sommes qu'à 265 kilomètres de Ouagadougou, la capitale.

Il n'y a donc que deux saisons : la saison sèche et la saison des pluies.

La saison des pluies dure normalement de juillet à septembre.

On récolte en septembre-octobre, car la saison sèche peut commencer dès novembre, même si janvier est le moment normal.

L'Harmattan souffle en décembre, et la saison sèche commence avec le froid : la température descend à 20°C, parfois à 16°C voire 14°C quand il fait vraiment froid !

En avril, à la saison chaude, l'on monte à 45°C ou 47°C. C'est très éprouvant. On ne peut rester dans la maison, sauf si l'on a les moyens de la climatiser...

Le paysage est composé de plaines, avec quelques collines. Les zones sablonneuses sont très nombreuses. Nous n'avons pas de forêts, mais des arbustes épineux, qui dès le mois d'avril ont perdu leurs feuilles et paraissent morts. Les arbres ne poussent que dans des bas-fonds un peu humides... »

■ ***Quelles sont les ressources du pays ? De quoi ses habitants peuvent-ils vivre ?***

« La culture et l'aliment de base dans tout le Sahel, c'est le « petit mil », qui est utilisé dans beaucoup de plats, et dont le son sert aussi d'aliment pour le bétail. L'élevage est extensif.

Le sous-sol est riche en minerais, ce qui aide à limiter l'exode. Sinon, le Sahel se serait vidé de sa population. Des sociétés minières se sont installées et fournissent un peu d'emploi. Les gens pratiquent l'orpaillage quand ils ont du mal à se nourrir. »

■ ***Quels sont les freins – et à l'inverse les conditions nécessaires – à son développement ?***

« La sécheresse est le premier frein. Le manque de voies de communication en est un autre. Au-delà de Dori, les routes ne sont pas bitumées... L'arrivée du téléphone portable a changé les choses. On peut téléphoner de partout dans le pays, alors qu'en 1985 quand je suis arrivé à Dori, il fallait parfois attendre toute une journée à la poste pour avoir quelqu'un en ligne, à Ouagadougou !

Le pays n'a pas non plus les moyens nécessaires pour exploiter lui-même ses richesses minières. C'est un gros problème. Le projet de construction d'une ligne ferroviaire jusqu'au gisement de manganèse de Tambao est en panne à cause de la guerre au Mali...

Construire des barrages et former les gens à la culture maraîchère sont des projets très importants pour le développement de la région. »

■ ***Le désert continue-t-il à avancer aujourd'hui ?***

« Oui, mais pas comme les gens le pensent ici, ou même à Ouagadougou.

Quand les Burkinabés du sud arrivent à Dori la première fois, ils sont étonnés de ne pas voir un désert comme le Sahara !

Nous avons quand même des arbres, quelques rivières... Mais les sécheresses sont nombreuses. Beaucoup d'épineux meurent alors. Il y a des programmes de replantation d'arbres, mais le bétail en divagation mange les jeunes pousses.

La déforestation par la coupe du bois de chauffe est aussi un grave problème. Le gouvernement a essayé de mettre en place l'usage de bouteilles de gaz, mais cela n'a pas vraiment marché.

Dans l'ensemble, la désertification avance, mais pour trouver le vrai désert, il faut monter à plus de 100 kilomètres plus au Nord. »

■ **Que reste-t-il aujourd'hui au Burkina Faso de la grande faune du pays d'antan ? Éléphants, girafes, lions... ? Est-il facile de l'observer ?**

« Le pays possède plusieurs parcs nationaux qui sont des réserves de faune, où on peut observer ces animaux sauvages. Beaucoup de touristes y viennent pour cela. La chasse est aussi pratiquée. »

■ **Les serpents représentent-ils un danger réel et quotidien ?**

« Au Nord, où je vis, ils ne sont pas très nombreux. Il y en a beaucoup plus au Sud, à l'Est et à l'Ouest du pays, dans les zones forestières surtout.

J'ai suivi mes études pastorales dans l'Ouest du pays, et chaque année, deux ou trois étudiants sont mordus...

Il y a des serpents dans le Nord, mais ils ne représentent pas un danger fréquent. Nous avons quelques serpents, dont la vipère des sables. Mais je n'en ai jamais vu. Il faut être surtout prudent quand on circule la nuit. »

■ **En cas de morsure, que fait-on ?**

« Il faut aller le plus vite possible dans un centre sanitaire, car beaucoup de morsures sont mortelles... Ces centres de santé sont bien organisés, et on en trouve partout, même au Sahel. »

■ **Voudriez-vous nous dire quelques mots du mode de vie actuel des Burkinabés... ? Quels sont les aliments, les plats de base ?**

« Le mil, le riz, l'igname dans quelques endroits, le maïs sont les principales cultures dans l'ensemble du pays.

Le riz et le « Toh » – un plat à base de mil ou de sorgho – sont les principaux aliments.

Dans le Nord du pays, nous buvons le gapal et le kiobal, préparés à base de farine de petit mil. Ce sont des boissons très courantes. Le Bitta est une bouillie, semblable à une soupe épaisse. Le Gniri est l'aliment de base des Peuls et des Touaregs, qui accompagne le lait, et qui est aussi préparé avec le petit mil. C'est une sorte de pâte dure.

Le lait est un aliment de base dans le Nord, mais depuis que le cheptel a diminué, nous en trouvons moins.

En période de famine, les gens mangent un repas, essentiellement composé de viande, accompagnée d'un peu de son de petit mil, mélangé d'un peu de pâte d'arachide, et avec du sel, ce qui permet de boire de l'eau pour attendre le soir. Ainsi, on tient avec un repas par jour.

Les famines sont cycliques. J'ai observé qu'il en vient une tous les dix ans environ.

Quand elles surviennent, aujourd'hui, les gens peuvent aller vers les sites aurifères chercher secours, et le gouvernement baisse le cours du mil au tiers de son prix national. Les ONG, les églises aident aussi les populations.

Toutes les périodes de « soudure » sont difficiles au Sahel, car les récoltes d'une année ne permettent pas d'avoir assez de mil pour couvrir les besoins. Dès juin, et jusqu'à octobre, il manque du mil. C'est alors que le gouvernement envoie des vivres à « prix social » pour aider les populations du Nord... »

■ **A combien s'élève aujourd'hui le salaire moyen ?**

« Le « Smic » chez nous varie de 30 000 à 50 000 Francs CFA (soit environ 45 à 75 €). Le salaire moyen se situe entre 100 000 Francs CFA et 200 000 Francs CFA (à peu près 150 à 300 €). Avec 50.000 Francs CFA – le salaire d'un manoeuvre ou d'un gardien – on ne peut pas vivre correctement, nourrir la famille...

Il faut avoir une autre activité à côté. Beaucoup en ont une, même parmi les fonctionnaires, les cadres...

C'est pourquoi, tout nous paraît très cher ici en Europe ! »

■ **Les Africains sont-ils de plus en plus nombreux à vouloir « vivre à l'Européenne » ?**

« Oui, à cause de la télévision, d'Internet où ils voient comment vivent les Européens...

Mais ce sont surtout ceux qui gagnent un peu d'argent, et qui peuvent adopter certains aspects de cette vie. C'est très difficile pour les gens qui viennent de la campagne à la ville ! »

■ **Qu'est-ce que cela signifie concrètement pour eux ?**

« Cela se traduit par un changement de comportement, par l'achat de certaines choses : une maison un peu équipée, une voiture...

C'est une tendance parmi ceux qui ont des moyens, parmi les fonctionnaires, sauf parmi les musulmans très pratiquants, qui veulent garder le mode de vie traditionnel, comme en campagne.

Cela entraîne parfois une attitude un peu individualiste, mais beaucoup moins qu'ici, en Europe. Nous sommes encore dans une société de partage. Tout cela concerne une petite minorité... »

■ **Quelles différences existe-t-il entre ce mode de vie à l'occidentale et le mode de vie traditionnel ?**

« Le mode de vie traditionnel est construit autour de la famille, du clan, du village... »

■ **Les campagnes – « la brousse » – perdent-elles leurs habitants au profit des villes ? Comment vivent ou survivent ceux qui émigrent en ville ?**

« Plusieurs ethnies vivent au Sahel : les Peuls, les Sonraïs, les Bellas...

Les Bellas sont très nombreux à quitter le pays pour aller travailler en Côte-d'Ivoire pendant la saison sèche, puis reviennent à la saison des pluies.

Par contre, dans le centre et dans d'autres régions du Burkina Faso, les gens des campagnes vont vers les villes afin de trouver du travail. Mais les villes sont saturées, l'emploi est difficile à trouver. Le chômage est important, la délinquance augmente...

Certains ont de la famille en ville, et parviennent à avoir un repas par jour en allant chez des parents le soir. D'autres réussissent à survivre en faisant du petit commerce, des petits travaux de rue...

D'autres ne trouvent rien à faire en ville, et ne peuvent pas non plus retourner à la terre. Mais de toutes manières, leur condition serait pire à la campagne, donc ils préfèrent encore rester là et se débrouiller pour manger un plat de riz par jour à environ 100 Francs CFA (0,15 €). »

■ **Venir en Occident pour s'y installer et y vivre, est-ce le désir, le rêve de beaucoup de jeunes ?**

« Oui, et certains essaient par tous les moyens, y compris au péril de leur vie. D'autres se ruinent parce qu'ils ne savent pas où trouver un passeport, un visa... et sont victimes de petits escrocs qui leur donnent de faux papiers en échange de beaucoup d'argent !

Ils espèrent que la vie sera meilleure en Europe, ou espèrent envoyer de l'argent au pays pour faire vivre leur famille : 100 €, c'est beaucoup d'argent chez nous !

Mais quand ils arrivent ici, ils se rendent compte que les choses ne sont pas aussi simples... »

■ **Comment imaginent-ils la vie en Europe ? Et pour ceux qui viennent, la réalité est-elle au rendez-vous de leurs rêves ?**

« Beaucoup de gens pensent qu'il suffit d'arriver en Europe pour que tout aille bien et devienne facile.

Nous avons beaucoup d'expatriés burkinabés en Italie. Cela est dû à la culture de la tomate. Au Burkina Faso, nous avons une ethnie – les Bissas – qui ont commencé à immigrer en Italie où il y avait du besoin en main-d'œuvre pour la culture des tomates.

Ils se sont organisés pour faciliter entre eux cette immigration vers l'Italie.

Il existe même au Burkina Faso des quartiers de la région des Bissas qui sont appelés « l'Italie » ! »

■ **Comment les Burkinabés, et les Africains, voient-ils l'avenir de l'Afrique ?**

« Tout dépendra de nos dirigeants. S'ils sont vraiment conscients des dangers de la pauvreté pour la gouvernance du pays, et qu'ils travaillent réellement au développement de l'Afrique, nous progresserons.

Mais s'ils ne prennent pas conscience du danger, les pays seront ingouvernables...

On voit que là où les dirigeants sont conscients, et mettent dans le développement les aides qui sont apportées, par l'Occident en particulier, les pays se développent. »

■ **Voudriez-vous nous dire quelques mots de vos responsabilités pastorales au Burkina Faso ?**

« Je suis pasteur d'une église à Dori, avec deux autres pasteurs car nous avons aussi une école primaire, un collège.

Au sein de notre église nationale au Burkina Faso, j'ai aussi été élu en 2007 président du Bureau régional pour la région de Dori, qui regroupe 75 églises locales, 69 pasteurs et 6 600 membres.

Notre église évangélique (des Assemblées de Dieu) au Burkina Faso compte 4 000 à 5 000 pasteurs, sans compter des missionnaires que nous avons au Niger, en Côte-d'Ivoire... et un peu en Europe. »

■ **C'est votre premier voyage en France, et en Europe... Quelles ont été vos toutes premières impressions et sensations à l'arrivée ?**

« J'ai effectivement voyagé en Afrique, mais n'étais jamais venu en Europe...

On m'avait prévenu, avant mon départ, qu'il ne fallait pas saluer les inconnus dans la rue – comme nous le faisons en Afrique – que les gens étaient individualistes, ne s'occupaient pas des autres. Et à mon arrivée, j'ai trouvé des gens pour m'aider spontanément, à prendre le bus, à acheter un billet de train, à trouver le bon train...

J'ai été impressionné par la densité des routes, le nombre de petites routes goudronnées, la circulation rapide, les voies routières suspendues... par la beauté des paysages, des campagnes – les collines, les forêts, les champs – très différents de nos paysages désertiques !

Et j'ai été impressionné par l'unité, la fraternité, l'engagement des fidèles de la communauté protestante ici à Carhaix... et par l'accueil qu'ils m'ont réservé. »

■ **Avez-vous trouvé votre pays conforme à l'image que vous en aviez au Burkina Faso, et à celle qu'en donnent les médias là-bas ? Avec quelques semaines de recul, qu'est-ce qui vous étonne le plus ?**

« Le contact avec les gens, comme je l'ai mentionné, m'a surpris parce que ce n'était pas ce que l'on m'avait dit. Par contre, le climat ne m'a pas trop surpris, parce qu'on en voit des aspects à la télévision.

Le froid surprend, bien sûr. Mais on commence vite à s'y adapter. La fréquence des pluies m'a beaucoup étonné ; et le fait que les gens continuent à travailler dehors sous la pluie ! Chez nous on rentre s'abriter ! »

■ **Quelles attitudes, coutumes, facettes de notre mode de vie sont les plus radicalement différentes des vôtres ?**

« Ici, les gens sont toujours pressés. Ils courent sans cesse... Mais ils sont ponctuels, ce qui n'est pas le cas chez nous !

Cependant, chez nous aussi, on voit de plus en plus de gens être pris par le temps : la mondialisation, la compétition internationale, font que les emplois sont plus précaires, les licenciements nombreux. Et certains ont deux ou trois emplois, et n'ont plus de temps libre... C'est nouveau.

Un autre aspect de la société occidentale m'a frappé : l'individualisme. Même s'il grandit aussi chez nous, on est loin de ce qui se passe ici : des voisins en ville qui ne se connaissent pas. Des gens qui meurent chez eux sans que

personne ne le sache... !

Mais en Afrique aussi, à cause de l'insécurité, on ne s'arrête presque plus pour prendre en voiture quelqu'un qui marche sur le bord de la route. Avant, on ne marchait pas longtemps avant que quelqu'un s'arrête pour vous proposer de monter dans sa voiture, ou sur sa moto... »

■ **Le Centre Missionnaire accueille des pasteurs du Burkina Faso – et de quelque douze autres pays d'Afrique, entre autres – depuis une quarantaine d'années, pour des stages de formation pastorale complémentaire... Pourquoi avez-vous choisi d'y venir pour quelques mois ?**

« Pour prendre un temps de ressourcement. J'ai l'habitude, au Burkina, de me retirer chaque mois durant quelques jours pour réfléchir, méditer, examiner les questions et les problèmes à résoudre, les projets... Je ne suis alors pas joignable !

Car nous sommes aussi très sollicités. Certains pasteurs ont plusieurs téléphones portables, qui sonnent presque sans arrêt ! Nous sommes aussi esclaves du téléphone et d'Internet...

Je voulais prendre un temps plus long que d'habitude, et un ami pasteur qui est venu en formation pastorale ici au Centre Missionnaire, m'a conseillé d'y venir également. »

■ **Que pensez-vous de l'actuelle «révolte des Bonnets rouges» en Bretagne ?**

« Je n'en suis pas étonné. Je n'en connais pas tous les dessous. Mais l'on voit que les problèmes sont graves ici en Bretagne, et en France. En Afrique, quand les gens ne sont pas contents, ils manifestent. Comme on dit chez nous : on ne peut pas à la fois frapper un enfant et l'empêcher de pleurer ! »

■ **Ceux qui sont venus en ont gardé quel souvenir... ? En parlent-ils à d'autres ?**

« Ils en ont gardé un très grand souvenir !... Mais n'en parlent qu'à bon escient, sinon le Centre Missionnaire serait inondé de demandes... »

(Entretien recueilli par Samuel Charles)